

LE

## MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

## Renseignements divers, description des Toilettes.

Les couleurs de deuil, sans même indiquer le deuil, jouissent en ce moment des plus grandes faveurs de la mode. Pour les bains de mer, on fait beaucoup de grands manteaux en un tissu noir et blanc, très souple et très léger; d'autres en un mince drap gris rayé ou quadrillé coupé par des lisérés et des biais de taffetas mauve ou violet. On voit aussi beaucoup de paletots de soie noire, à revers croisant sur la poitrine, à petites poches pointues et à manches à hauts parements; le tout liséré de blanc ou de lilas; peu de mantelets nouveaux; ceux de cette année ont généralement la forme de châle, des châles de cachemire unis ou brodés, avec de hauts volants de dentelle ou de guipure, des mantelets et des pointes tout en dentelle, et aussi des châles de grenadine unie à hautes rayures de soie ou à fond entièrement brodé. La couleur la plus adoptée pour cette broderie est le lilas.

Avec les robes de piqué fond blanc ou nankin, la longue casaque pareille est de rigueur. Elle est très convenable aussi avec les tissus de poil de chèvre gris, et avec les robes de soie de couleur un peu foncée.

Une toilette de promenade qui nous a beaucoup plu se composait d'une robe de taffetas marron tout unie, mais à gros plis par derrière et faisant bien la traine, une longue casaque pareille, un col et des manchettes de guipure, et un chapeau de crêpe marron avec un petit voile de dentelle retombant sur le fond, et deux paquets de roses roses au côté gauche de la passe.

Une autre toilette portée par une jeune femme d'une grande élégance native, était une robe de barège bleu à deux séries de trois petits volants, un fichu de guipure noire posé sur un corsage à la vierge, une grande pointe de dentelle *Lama*, cette production remarquable de la maison *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, et un chapeau de crêpe bleu orné en dessus, de ruches de crêpe, et en dessous, d'une guirlande de bluets.

Une autre jeune femme portait une robe de magnifique taffetas à rayures chinées grises et brunes, faite sans aucun ornement, un châle de cachemire noir bordé de jais et garni de deux grands volants de véritable dentelle de *Cambrai* de la maison *Ferguson*, et un chapeau de crin blanc orné d'une barbe de dentelle et d'un paquet de géranium rouge.

La fille de cette dame, âgée de huit à neuf ans, avait

une robe des mêmes couleurs, mais à rayures plus étroites que celle de sa mère, un mantelet Marie-Antoinette, c'est-à-dire croisé en avant, à bouts arrondis et tout garni de ruches et de bouillons, et un chapeau rond de paille très fine, à larges bords relevés décrivant un dessin irrégulier à leur extrémité supérieure bordée de velours noir, et tout pointillé de noir, tandis que le fond du chapeau est uni. Sur le côté gauche une très longue plume frisée noire et verte était rejetée très en arrière.

On nous demande si pour une jeune fille une robe de barège peut se faire sans corsage pareil, c'est-à-dire avec un corsage blanc. Nous répondrons que non-seulement cela se peut, mais que cela se doit presque; mais ce corsage doit avoir la forme de zouave, c'est-à-dire être attaché seulement du haut et arrondi du bas. Celui que portait dernièrement la fille d'une de nos bonnes amies était à double garniture simplement ourlée, tout autour du corsage, des manches demi-larges et du petit col carré. La jupe sur laquelle il était posé était de barège gris à pois noirs, et le chapeau qui complétait la toilette était une paille d'Italie, de forme un peu allongée, à bords relevés, orné en avant d'une rosette de velours noir, de laquelle partait une plume de faisan.

Une des toilettes composées à l'occasion de la mort du prince Jérôme, se composait d'une robe de barège grenadine, à neuf petits volants gradués de hauteur, et bordés chacun d'un biais de taffetas noir que dépassait une très petite guipure noire. Le corsage décolleté et froncé en gerbe était complété par un fichu pareil à la robe et garni des mêmes biais et de la même guipure. Ce fichu était à bouts croisés l'un sur l'autre et arrêtés dans la ceinture gros grain à double agrafe de jais. Une broche de jais tout unie attachait le haut du corsage, et une chaîne de grosses perles de jais supportait la montre. Le châle était un châle *Lama*, c'est-à-dire de dentelle de laine, à magnifique dessin de fleurs et d'arabesques, et le chapeau, d'une grande distinction, était de crin noir, à bavolet de taffetas avec tête, à bride de taffetas prenant du côté gauche au-dessus de ce bavolet et venant s'arrêter sous le bandeau ou milieu de la passe. A l'endroit où s'arrêtait en-dessus cette bride, commençait une touffe allongée de fruits de sureau et de bluets noirs, d'où retombaient, comme une plume, de longues herbes noires. En dessous, à gauche, était une ruche de blonde noire, et à droite une touffe de fruits et de fleurs pareille à celle du dessus, mais sans herbes retombantes.

Une toilette un peu moins sombre était une robe de moire antique gris poussière (la moire qui était autrefois une étoffe exclusivement d'hiver se porte très bien l'été maintenant), un châle de cachemire noir brodé de soie



et de jais et orné de deux très hauts volants de guipure, et un chapeau de crêpe mauve, orné en dessus d'une large barbe de point d'Alençon s'étalant de chaque côté en éventail, et froncée dans le milieu par un anneau de ruban lilas. En dessous de ce nœud prend une traverse de ruban noir qui retourne en dessous de la passe. Le bandeau est une demi-guirlande de violettes de Parme, et les brides sont lilas.

Ce chapeau venait de chez madame *Plé-Horain*, dont les élégants magasins situés, 27, rue de Grammont, reçoivent chaque jour les nombreuses visites d'une aristocratique clientèle.

Quelques autres de ses chapeaux sont :

Une paille de riz ornée d'une magnifique barbe de Chantilly nouée en dessus et se continuant de chaque côté de la calotte jusqu'au bavolet. En arrière, le bavolet de crêpe blanc est entièrement recouvert d'une haute dentelle noire repliée à chaque extrémité. En dessous, une roche de blonde blanche s'avance légèrement sur le front, d'après la gracieuse invention de madame *Plé-Horain*. Dans cette blonde, du côté gauche et au milieu, sont des grappes de raisin noir, et à droite, une branche de soucis avec ses feuilles.

Une capote de crêpe blanc recouverte de tulle, à bord coulé et à fond uni, a un large nœud de taffetas blanc sur le milieu de la calotte, une guirlande de bluets clairs partant de chaque côté de ce nœud et passant au-dessus du bavolet de tulle entouré d'un vaporeux bouillonné. Tout le dessous de la passe est garni d'une guirlande de bluets mélangée de quelques rangs de blonde.

Une capote de crêpe toute blanche a, en dessus, un puff de ruban blanc découpé, d'où part une bride droite qui rejoint les joues, un bavolet bordé de taffetas avec une tête de tulle; en dessous une demi-guirlande de volubilis roses et des brides blanches.

Un chapeau à fond tombant, de tulle blanc, a en dessus un large apprêt de dentelle noire qui entoure le bord, un bavolet de dentelle sur tulle blanc, des brides blanches, deux paquets de roses du côté gauche, l'un sur l'apprêt de dentelle, l'autre entre cet apprêt et le bavolet; en dessous un bandeau de blonde blanche coupé de roses et de pompons de dentelle noire, ce qui produit l'effet d'une guirlande toute de rosettes.

Une très coquette capeline de jardin, en paille d'Italie, est ronde, à larges bords baissant un peu en arrière, entourée d'une guirlande de lierre avec ses fruits. Une belle touffe de ce lierre fait le milieu du nœud de taffetas noir qui retombe en arrière, et de longues branches pareilles accompagnent en dessous les nœuds noirs posés de chaque côté des joues, et d'où retombent de longues brides noires. Ces brides ne se nouent pas, et la capeline est retenue sous le cou par un simple caoutchouc.

Nous avons remarqué aussi, chez madame *Plé-Horain*, de délicieux petits bonnets ronds, tout de guipure ou de dentelle avec des rubans des nuances les plus nouvelles et les plus fraîches, et des grappes de fruits ou de fleurs du choix le plus varié et le plus délicat.

Ces fruits et ces fleurs qui acquièrent toujours une plus admirable perfection, ne nous paraissent nulle part reproduire aussi fidèlement une nature d'élite, que dans

les magasins renommés de madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin.

Une guirlande, emportée à Dieppe par une jeune baigneuse, nous semblait faite de réséda et de verveine rouge cueillie à l'instant dans un parterre. Cette guirlande, un peu pointue sur le front, était entr'ouverte par derrière, ainsi que toutes celles que fait maintenant madame *Petit-Perrot* pour les jeunes femmes dont la belle chevelure s'étale en un large nœud au-dessus du cou.

Celle qu'elle avait faite ainsi pour une belle et riche mariée, était tout entière composée de lilas blanc, sauf une longue branche d'oranger de Chine qui s'échappait du côté gauche. Le bouquet était assorti.

Une autre coiffure de bal de la même forme était de roses et de lilas blanc.

Une autre, toute de laurier blanc.

Une autre, de fleurs de prunier rose.

L'or, on le voit, n'est plus mêlé à aucune de ces fleurs, de même qu'il est banni de presque toutes les coiffures des femmes de bon goût.

Une expédition faite ces jours-ci par la maison *Lassale et Cie*, 37, rue Louis-le-Grand, à laquelle on s'adresse chaque jour de tous les pays du monde pour des demandes d'objet d'art ou de fantaisie, consistait, cette fois, en une robe de foulard vert uni, faite à pointes avec un petit volant entourant chacune de ces pointes dans toute la hauteur de la jupe. Le corsage, montant par derrière, est entr'ouvert en avant jusqu'à la hauteur d'un corsage décolleté, et ce corsage faisant plastron, est bordé d'un petit volant festonné. Il est terminé par une ceinture ronde attachée par une agrafe byzantine d'or et d'émeraude. Les manches pagodes, mais un peu à coudes, ont un jockey formé de trois dents bordées d'un petit volant, et un parement également dentelé et bordé de volants.

Puis en un châle de mousseline à larges biais mats, garni tout autour d'un volant de dentelle noire, et de deux larges barbes de dentelles fixées dans le milieu et suivant la forme du châle.

Jamais le cachemire de l'Inde n'a été appelé à rendre d'aussi véritables services que cette année où la température passe constamment des journées de juillet aux soirées de novembre. Aussi, avant de s'embarquer pour la campagne ou pour les eaux, plusieurs femmes qui n'avaient pas encore ce meuble à la fois de luxe et de nécessité, se sont-elles empressées de le choisir dans les riches galeries du *Persan*, 74, rue de Richelieu. Nous en avons admiré deux entre autres, l'un à fond vert myrtille et l'autre à fond blanc, dont la souplesse du tissu, l'heureuse combinaison des nuances et l'originalité des dessins font de véritables merveilles industrielles. Ils n'ont, au centre, qu'une toute petite place unie entourée de très hautes bordures de couleurs riantes mais fondues, présentant comme aspect général, un ton violacé.

Deux autres châles du même genre, l'un fond noir et l'autre fond bleu, ont été choisis ces jours-ci dans le même magasin pour une corbeille de mariée.

Dans cette corbeille entraient aussi : une robe toute de dentelle de Cambrai, qui, posée sur un dessous rose de







*Julie Duret*

*Demare*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Crochettes de Mad.<sup>me</sup> Bernard, r. de Rivoli, 102. — Modes de la M.<sup>me</sup> Pléhoran, r. de Grammont, 37.  
 Fleurs de Tilman, r. de Richelieu, 104. — Rubans et Passementerie, A la Ville de Lyon, r. Chaussée d'Antin.  
 Parfums de la M.<sup>me</sup> Violet, Fournisseur de S. M. l'Impératrice, rue S.<sup>t</sup> Denis, 37.  
 Envoi de la M.<sup>me</sup> de Commission Lassalle et C.<sup>ie</sup>, Louis le Grand, 37.*

Entered at Postoffice Hall

LONDON at the Publisher's Office, 14, Great Street, Soho, NEW YORK, Platts & 17, General Agents.

MADRID P. J. de la Peña

... une splendide parure, des  
 ... par être posés sur une  
 ... ombrelle et un m  
 ... tout cela de la h  
 ... et Co, qui fournit  
 ... et précieuses ressource  
 ... l'obtenir des félicitations rec  
 ... habiles et ingénieux qui  
 ... de se composer une mi  
 ... avec un modeste budget, ne  
 ... problème encore à ceux  
 ... est non pas seulement d'  
 ... des ornements étraug  
 ... développer cette beauté et  
 ... et sous l'influence de la part  
 ... depuis longtemps ado  
 ... renommée bien justifiée pa  
 ... le nom de Throdax est s  
 ... les anciens, surtout aux je  
 ... de leurs enfants; que la cre  
 ... est, cette tourie à M. Vi  
 ... l'élire favorite, est un cosm  
 ... à entretenir les rides et conserver l  
 ... Throdax est un des vinaigr  
 ... plus salutaires pour la toile  
 ... en l'ou de beauté de S. M.  
 ... les plus exquises  
 ... est le plus brillant et  
 ... de la chevelure.  
 ... de l'élire, composition nouvelle  
 ... en peu de temps se place  
 ... et la parure spéciale aux  
 ... depuis ont prise presque ex  
 ... temps, après encore au renou  
 ... à donner une consécration de pl  
 ... et acquit un titre plus  
 ... de celle que l'adoption de sa mar  
 ... des étoiles.  
 Rue Marie de Fran  
 MAITRE DE MODES N° 606.  
 ... de nati. — Chapeau  
 ... et dans de groupes de h  
 ... de cramo et d'herbes.  
 ... blanc, bordé en bas d'un p  
 ... en taffetas noir, termi  
 ... Brides blanches.  
 ... de sée.  
 ... et brocé en gerbe. L  
 ... au-dessus du poignet  
 ... de sept petits volants  
 ... sur 2 centimètres de  
 ... de lairis verts et d  
 ...  
 ... dans le dos à l'a  
 ... à la hauteur de la  
 ... bien le dos et les épaules  
 ... par un lauré de taffetas ver



Chine, compose une splendide parure, des volants de guipure nouvelle pour être posés sur une robe de satin blanc, une couverture d'ombrelle et un mantelet-châle d'une très jolie forme, tout cela de la belle fabrication de la maison *Ferguson et Cie*, qui fournit à la toilette des femmes de nouvelles et précieuses ressources.

S'il est juste d'adresser des félicitations reconnaissantes aux inventeurs habiles et ingénieux qui donnent aux femmes les moyens de se composer une mise sérieusement élégante avec un modeste budget, ne doit-on pas une gratitude plus profonde encore à ceux dont l'occupation constante est non pas seulement d'ajouter à la beauté par le prestige des ornements étrangers, mais de préserver ou de développer cette beauté elle-même. On sait quelle est en ce sens l'influence de la parfumerie, aussi nos lectrices ont-elles depuis longtemps adopté certains produits d'une renommée bien justifiée par le succès. Elles savent que le *savon de Thridace* est spécialement recommandé par les médecins, surtout aux jeunes mères pour la toilette de leurs enfants; que la *crème Pompadour* pour le teint, recette fournie à M. Violet par les héritiers de la célèbre favorite, est un cosmétique merveilleux pour prévenir les rides et conserver la fraîcheur; que l'*acétine de Thridace* est un des vinaigres les plus agréables et les plus salutaires pour la toilette; que la *poudre de riz rosé* et l'*eau de beauté de S. M. l'Impératrice* possèdent les qualités les plus exquis, et que le *philocome de Violet* est le plus bienfaisant que l'on puisse imaginer pour l'entretien de la chevelure.

La *rosée des abeilles*, composition nouvelle du même fabricant, a conquis en peu de temps sa place auprès de ses devancières, et la parfumerie spéciale aux violettes de Parme, que les élégantes ont prise presque exclusivement sous leur patronage, ajoute encore au renom de la maison Violet, qui a donné une consécration de plus à la sincérité de ses produits, et acquis un titre plus grand à la confiance du public par l'adoption de sa marque de fabrique: *A la reine des abeilles*.

Mme Marie DE FRIBERG.

#### GRAVURE DE MODES N° 606.

TOILETTE DE PROMENADE DU MATIN. — Chapeau de paille de riz cousue, orné dessous et dessus de groupes de baies de sorbier et de feuillage de cresson et d'herbes.

Le bavolet est en crêpe blanc, bordé au bas d'un petit velours vert et garni d'un plissé en taffetas noir, terminé par une petite dentelle blanche. Brides blanches.

Robe en grenadine de soie.

Le corsage est à taille ronde et froncé en gerbe. Les manches sont bouffantes, demi-serrées au-dessus du poignet.

Le bas de la jupe est garni de sept petits volants de 4 centimètres, bordés de taffetas vert sur 2 centimètres de hauteur.

Paletot en taffetas gris, garni de lisérés verts et de biais gris, avec bords de taffetas vert.

Ce paletot est à demi ajusté dans le dos à l'aide de trois coutures qui creusent légèrement à la hauteur de la taille (qui est un peu courte).

La pèlerine emboîte bien le dos et les épaules à l'aide de pinces; elle se termine par un liséré de taffetas vert, suivi d'un

biais de 4 centimètres, bordé de taffetas vert, posé à cheval sur le biais et laissant voir 1 centimètre 1/2.

Sur le côté extérieur de chaque manche, il y a un liséré et un biais bordé, qui descendent et font le tour du bas.

Tout le tour, à partir du haut, est garni de chaque côté d'un liséré et d'un biais bordé. Sur la couture de chaque côté de la jupe il y a, à une hauteur de 60 centimètres, un liséré et un biais bordé qui descendent et contournent le bas derrière.

Col en mousseline brodée, garni de valenciennes.

Sous-manches assorties.

Petite cravate noire.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Filet en lacet de soie rose *Solferino*. Les réseaux de ce filet sont assez larges et composés par des lacets cousus à plat les uns sur les autres; les lacets ont environ 3/4 de centimètre de largeur; ils sont écartés les uns des autres de 1 centimètre 1/2.

Tout le tour est garni de petits choux bien ronds, composés de bouclettes de ce même lacet. D'un côté retombent deux beaux glands en effilé de soie.

Robe de chambre en taffetas fond clair, broché de fleurs rose *Solferino*, avec feuillage nuancé.

Cette robe de chambre retombe derrière en beaux plis plats partant de l'encolure; elle est garnie devant d'un revers qui se continue en col carré.

La manche est à coude; elle est parfaitement ronde depuis l'épaulette jusqu'au poignet et forme tout à fait un tuyau rond à coude bien anguleux sans plis.

Un jockey entoure le haut. Un parement garnit le bas. Ce jockey et ce parement sont *doublés roides* de manière à former bien le rond tendu. La manche ne dépasse pas la moitié de l'avant-bras.

Tous les bords sont garnis d'une ruche à tuyaux en ruban *Solferino* n° 9.

La robe de dessous est montante; elle est en mousseline blanche, garnie au corsage d'un volant en mousseline brodée qui entoure le cou et descend, formant un beau jabot.

La jupe est couverte par des entre-deux brodés, d'où retombent de jolis volants en mousseline brodée.

Manches bouffantes.

#### Courrier de Paris.

Nos voisins les Anglais ont trouvé un assez vilain mot pour peindre une bien excellente chose! Il faut bien l'écrire tout au long ce mot, puisque je l'ai là au bout de la plume: — Sociologie, disent-ils. Que signifie la sociologie? Tout simplement la science de la société. Qu'entend-on par la science de la société, me demanderez-vous? Une définition exacte et rigoureuse, si je m'avisais de vous la vouloir donner, nous mènerait si loin au delà des limites où est enfermé un journal comme celui-ci que, au lieu d'une définition, je me bornerai à vous citer un exemple entre toutes les réformes très excellentes que poursuivent les sociologistes dans le train de la vie en Angleterre.

Constitués en une association puissante où l'on compte des gens de toutes les classes, et des femmes en grand nombre, ce qui assure leur influence, les sociologistes viennent d'entreprendre une campagne dont le but est de substituer les femmes aux hommes dans tous les tra-



vaux et dans tous les emplois où elles sont aussi aptes que les hommes à rendre des services réels. Il y a plusieurs années déjà qu'un écrivain français qui allie l'esprit le plus fin au bon sens le plus solide, Alphonse Karr, a prêché en France cette croisade en faveur des femmes, dans un intérêt bien entendu de morale. Mais la voix de l'écrivain qui n'avait au service de son idée que ses très louables intentions, s'est perdue dans le désert. Les Anglais, en gens pratiques qu'ils sont, ont ramassé l'idée d'Alphonse Karr dans toute sa fleur, l'ont semée en terre féconde, et lui ont donné cet engrais qu'on ne manque jamais de trouver en Angleterre, l'argent qui fait tout mûrir.

Les sociologistes ont procédé par la pratique au lieu de procéder par la théorie; ils ont ouvert des classes et des cours où l'on enseigne aux femmes la tenue des livres, l'art de certaines écritures, et tous les éléments des métiers qui ne demandent ni force des bras, ni combinaisons intellectuelles, mais tout simplement de l'assiduité, de l'exactitude, de la bonne volonté. Les membres de l'association, gens fort puissants et fort influents comme je l'ai dit, se sont engagés à peser de toute leur autorité et de toute leur influence auprès des chefs d'établissements pour les engager et les encourager à assurer aux femmes des emplois en rapport avec leurs forces physiques et leurs facultés.

Déjà de très bons résultats sont venus récompenser ces très louables efforts, et nous ne doutons pas que le succès le plus complet ne couronne cette réforme dont la portée morale n'échappera à personne, et autour de nous, nous entendons des applaudissements de bon augure.

Puisque nous sommes sur ce sujet, nous ajouterons avec plaisir que plusieurs essais de ce genre, essais sans doute peu connus, ont été faits avec quelques succès en France. Je citerai une imprimerie, celle de M. Crété, à Corbeil, où un grand nombre de femmes sont employées comme *compositeurs*. Peut-être y a-t-il d'autres établissements dans le même cas; mais je cite celui-là parce que j'ai eu à corriger un volume composé récemment en cette imprimerie, et les épreuves que j'avais à revoir ne valaient ni plus ni moins que celles des autres imprimeries. Ce n'est pas encore assez; mais je suis convaincu que l'exemple donné par l'Angleterre sera bientôt suivi en France, et Alphonse Karr aura la satisfaction de savoir qu'il n'a pas perdu son temps à semer dans le monde une bonne idée. Qu'importe le terrain où la graine aura germé!

Les femmes, au bout du compte, valent bien la peine qu'on s'occupe un peu d'elles, car, enfin, elles ne manquent ni de courage, ni de dévouement, ni d'abnégation, ni de bonne volonté de bien faire. Témoin ce trait tout nouveau qui fait trop d'honneur au beau sexe pour que je ne me hâte pas de le signaler à l'attention et à l'admiration de mes lectrices et surtout de mes lecteurs.

Dans la vallée de Brunoy, à quelques kilomètres de Paris, serpente une petite rivière profonde, aux bords escarpés, que l'on nomme l'Hyère. Il y a quelques jours, une bonne promenant sur les rives de l'Hyère, une petite fille de cinq ans, qu'elle tenait par la main. L'enfant

glissa tout à coup, et tomba dans la rivière. Aux cris du désespoir impuissant de la bonne, deux dames sortent d'un bois voisin du lieu où se passait ce drame, et l'une d'elles, jeune et jolie, se précipite aussitôt dans la rivière et plonge à la recherche de l'enfant. Cette première tentative infructueuse ne la décourage pas; elle plonge de nouveau, et, plus heureuse cette fois, elle revient à la rive tenant dans ses bras l'enfant sauvée. La jeune femme qui venait d'accomplir cet acte de courage, voulant y joindre le mérite de la modestie, essaya en se soustrayant à la reconnaissance de la famille de l'enfant de taire son nom; mais, dit un journal de la localité à qui nous devons ce récit, on ne tarda pas à savoir que cette jeune femme est une des plus riches propriétaires du pays.

Et tout dernièrement, le gouvernement n'a-t-il pas décerné une médaille de courage à la jeune fille de M. de la Gatinerie, ancien commissaire général de la marine, pour avoir sauvé au Havre, au péril de sa vie, une baigneuse imprudente que le courant de la mer entraînait au large! Allons! allons! si, comme je le disais dans mon précédent courrier, les enfants de cœur promettent une forte génération d'hommes dans l'avenir, un sexe qui rivalise de courage avec l'autre peut bien lui disputer des emplois pacifiques dans les bureaux et dans les magasins. Ce n'est pas trop demander, et dans une ville comme Paris où la charité est si ingénieuse, si spirituelle, si dévouée, il suffira de le vouloir pour que, avant huit jours s'il est besoin, il se constitue une association de sociologistes, qui mettra en pratique, comme à Londres, l'idée généreuse d'Alphonse Karr, à qui il est juste de laisser l'honneur de son initiative.

Quand je disais que la charité en France est ingénieuse, je pourrais bien ajouter qu'elle est modeste avant tout. C'est ainsi qu'on vient de découvrir l'existence d'une institution de bienfaisance qui date déjà de dix ans, et que personne peut-être, excepté ceux qui en font partie, ne connaissait. Cette institution existe pourtant au sein de la capitale, dans le faubourg Saint-Germain, sous le titre d'*Asile des petits ramoneurs*. Fondée par un groupe de personnes charitables dont le nombre s'est grossi peu à peu, sans bruit, sans éclat extérieur, cette institution s'est développée lentement dans l'ombre, sur une large échelle, et rend de très grands services. Tous les dimanches, d'après ce qui vient d'être révélé, les petits ramoneurs se rendent dans la salle d'asile dont il est question, y entendent la messe, et reçoivent les principes d'une éducation morale. De grandes dames, dont je parviendrai peut-être à vous citer les noms, car tant de modestie finit par mériter son châtimement ou sa récompense, adoptent chacune un petit ramoneur et s'efforcent, avec la plus affectueuse charité, de remplacer auprès de lui la mère absente, lui fait apprendre à lire, à écrire, et les pauvres petits Savoyards, en s'en retournant plus tard au pays, emportent avec eux une somme d'argent, don de l'association. Mgr de Ségur, qu'on a surnommé dans le faubourg Saint-Germain, le *père des petits ramoneurs*, est le directeur de cette bonne et belle œuvre.

Voilà ce qu'on dit et ce qu'on raconte, en ce moment, dans certains cercles de ce Paris qu'on représente tou-

## MELANGES.

de l'unique fièvre de  
pas si malade de bienfaits! J  
évidemment que je viens de vo  
ce que c'est bien faire de c  
à la justice à qui la m  
accusés secrets ne sont pa  
en voir, et les sociétés  
particulièrement  
le pouvoir démasquer.  
à Paris que nous ne com  
le genre de la société des petits  
moment au jour du jugement  
compter toutes ses belles acti  
à punir tant d'iniquités qu  
à l'arrêt-il beaucoup plus par  
ment.

X. E.

MELANGES.

depuis jours avant la reprise de  
de bien nous chez l'illustre a  
est d'autres chefs-d'œuvre. De  
à l'égard des charges, railant le ma  
vous prouveriez.  
à l'histoire ne dort que quelquefois  
de l'histoire de la musique, vo  
moment. Vous n'en avez pas le  
à toute la musique que vous  
à dans le cœur.  
à l'œuvre plaisant, mon cher Dar  
à tout le monde a le droit de m  
comme, excepté vous.  
à l'œuvre!  
à ce que vous êtes aussi paresseux q  
à l'œuvre, c'est vrai, mais vous ne  
à l'œuvre, j'en pourrais faire encore.  
à l'œuvre.  
à l'œuvre, je vais faire la vô  
à l'œuvre, si vous la réussissez, je fa  
à l'œuvre, préparez-vous à  
à l'œuvre vous aurez votre charge.  
à l'œuvre la charge était te  
à l'œuvre en société à ses amis,  
à l'œuvre maintenant si Danton aura

à l'œuvre de faire cadeau à l'off  
à l'œuvre les prix d'ensemble à l'  
à l'œuvre, d'un magnifique vas  
à l'œuvre (est hors ligne et qui mérit  
à l'œuvre. L'œuvre est un jour au Mu  
à l'œuvre (L'œuvre) pour examiner



jours comme atteint de l'unique fièvre des plaisirs, et qu'on ne sait pas si malade de bienfaits! Je ne suis pas l'auteur de la découverte que je viens de vous rapporter, mais je m'imagine que c'est bien faire de copier les autres pour aider à rendre justice à qui la mérite et à populariser de bonnes actions!

Toutes les sociétés secrètes ne sont pas également dangereuses comme on voit, et les sociétés secrètes de bienfaisance ont ceci de particulièrement remarquable qu'on se réjouit de les pouvoir démasquer. Et combien en compte-t-on à Paris que nous ne connaissons pas, sans doute, du genre de la société des petits ramoneurs! Ce sera seulement au jour du jugement dernier que Paris pourra invoquer toutes ses belles actions ignorées pour se faire pardonner tant d'iniquités qu'on lui reproche! Aussi lui sera-t-il beaucoup plus pardonné qu'on ne croit généralement.

X. EYMA.

## MÉLANGES.

C'était quelques jours avant la reprise de *Sémiramis*, quelques amis étaient réunis chez l'illustre auteur de cet opéra et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Dantan jeune, le spirituel auteur des charges, raillait le maître sur sa paresse devenue proverbiale.

— Le bon Homère ne dort que quelquefois, lui disait-il; mais vous, l'Homère de la musique, vous dormez toujours maintenant. Vous n'en avez pas le droit. Vous volez au monde toute la musique que vous avez encore dans la tête et dans le cœur.

— Je vous trouve plaisant, mon cher Dantan, répliqua Rossini. Tout le monde a le droit de me reprocher ma chère paresse, excepté vous.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous êtes aussi paresseux que moi. Je ne fais plus d'opéras, c'est vrai, mais vous ne faites plus de charges.

— Si je voulais, j'en pourrais faire encore.

— Je vous en défie.

— Si vous m'en défiez, je vais faire la vôtre.

— Eh bien! soit, si vous la réussissez, je fais un opéra pour vous.

— Pris au mot, dit Dantan, préparez-vous à faire votre partition. Demain vous aurez votre charge.

En effet, le lendemain la charge était terminée, et Rossini la montrait en souriant à ses amis.

Reste à savoir maintenant si Dantan aura la partition de Rossini.

L'Empereur vient de faire cadeau à l'officier qui a remporté cette année les prix d'ensemble à l'École normale du tir, à Vincennes, d'un magnifique vase ciselé. Ce vase est un objet d'art hors ligne et qui mérite une mention particulière.

L'Empereur, s'étant rendu un jour au Musée d'artillerie (à Saint-Thomas-d'Aquin) pour examiner les travaux

de l'artiste chargé de ciseler et de graver les ornements de la pièce de canon offerte par Sa Majesté à la Reine d'Angleterre, conçut l'idée de ce vase, et en confia l'exécution à M. Thénard, l'artiste dont il s'agit.

Ce vase, taillé dans du jaspe sanguin, a 50 centimètres de hauteur. Les figurines qui en font le principal ornement sont d'argent ciselé et représentent des militaires appartenant aux corps français de toutes armes qui ont pris part au siège de Sébastopol. Ces figurines sont d'un fini et d'un naturel admirables.

Sur des banderoles d'or incrustées à la surface d'une pierre tumulaire, sont gravés les noms des généraux français tués ou blessés pendant le siège.

Le pourtour du vase est orné, à sa partie supérieure, d'aigles d'or aux ailes déployées, tenant dans leurs serres des étendards sur lesquels sont inscrits les noms des batailles et des combats livrés en Crimée.

Enfin, le couvercle d'argent, poli à l'intérieur et oxydé au dehors, représente le désordre d'une brèche au moment suprême de l'assaut. Sur cette brèche, formant le couronnement, et le sabre à la main, est monté un jeune sous-lieutenant d'infanterie, dont les traits et l'attitude respirent l'enthousiasme, l'ardeur du combat et le noble sentiment du courage. Cette œuvre d'art est, dit-on, d'une valeur considérable.

••

Une nouvelle Exposition vient de s'ouvrir dans la charmante galerie du boulevard des Italiens; elle se compose cette fois exclusivement des œuvres des maîtres de l'ancienne école française. Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Philippe de Champagne, Largillière, Rigaud, Watteau, Nattier, Lemoine, Lancret, Pater, Chardin, Latour, Boucher, Joseph Vernet, Greuze, Fragonard, David, Prud'hon, etc., y tiennent les places d'honneur. Les tableaux de ces grands maîtres ont été généreusement prêtés, comme à l'Exposition précédente, par nos premiers amateurs, qu'il faut remercier pour l'impulsion puissante que ces sortes de manifestations donnent aux arts, tout en venant en aide à la Caisse de secours des artistes.

••

Le public sera bientôt admis à juger le mérite du concours de la classe de sculpture. Les élèves désignés par l'Académie et qui sont en loge en ce moment, sont: MM. Sanson et Gauthier, élèves de M. Jouffroy; Lechesne, élève de MM. Duret et Simart; Deloge, élève de MM. Jouffroy et Lemaire; Delaplanche et Barthélemy, élèves de M. Duret; Stüde, élève de M. Jouffroy, et Nathan, élève de M. Duret.

••

Une grande exposition de tableaux aura lieu le 3 septembre, à Amsterdam; puis viendront successivement des expositions de beaux-arts à Liverpool, à Berlin, à Saint-Petersbourg.

••

La *Revue des Beaux Arts*, sur la foi d'une correspondance anglaise, annonce qu'il y aura à Londres une ex-



position en 1862, à l'instar de celle de 1851. Le comité d'organisation aurait demandé, paraît-il, une somme de 40 millions qui a été promptement complétée. Le prince Albert a souscrit pour 250,000 francs. On doit construire pour cette exposition un palais qui sera permanent comme celui des Champs-Élysées. Les travaux de construction vont commencer à Brompton, et non pas à Hyde-Park, sur les terrains acquis avec les bénéfices de l'exposition de 1851. Cette fois la peinture et la musique, représentées par toutes les écoles de l'Europe, entreront en concurrence, ainsi que cela a eu lieu à l'exposition universelle de Paris.

L'Hôtel de ville de Paris est évalué actuellement, après tous les embellissements qui y ont été faits, à la somme de 30 millions. Pour apprécier l'importance de cette évaluation il faut se reporter à l'origine de ce monument. En 1337 l'Hôtel de ville avait été acheté par Étienne Marcel, prévôt des marchands, 2 600 francs. Avant d'appartenir à la ville de Paris et de devenir la *Maison commune*, l'Hôtel de ville s'appelait la *Maison aux Piliers*.

Aujourd'hui l'Hôtel de ville est un des plus beaux monuments en ce genre qui existent en Europe.

Quatre statues viennent d'être placées dans les quatre niches ménagées sur les piliers qui séparent les trois portes du grand portail de l'église Notre-Dame. Dix-huit statues de rois étaient déjà dans les entrecolonnements. Deux nouvelles viennent d'être placées. Il n'en reste que huit à poser, qui vont l'être successivement et sans désembrer. Il y en aura vingt-huit, autant que de rois chrétiens depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste inclusivement.

On regratte et l'on remet à neuf l'intérieur collatéral nord, ainsi que les chapelles qui reçoivent le jour par la petite rue du Cloître. C'est par là que les fidèles passeront pour aller au chœur quand les offices vont s'y célébrer, et pendant qu'on restaurera l'intérieur de la nef.

Presque tous les vitraux bas du milieu et d'en haut sont posés autour du chœur. Le maître-autel est rétabli à son ancienne place. Les nouvelles grilles qui entourent cet autel et le séparent des collatéraux sont posées.

La marbrerie du sanctuaire s'achève. On commencera celle du chœur. Ainsi, dans peu de temps, on célébrera les saints offices au chœur restauré de Notre-Dame.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.



COMMENT A ÉTÉ FAITE

## LA COMÉDIE DES PLAIDEURS.

Scènes historiques.

I.

Cela se passait il y a un peu plus d'un siècle et demi, c'est-à-dire à une époque où le marteau de l'alignement municipal ne s'était pas encore mis à changer la physionomie du vieux Paris. A cette époque-là, l'île Saint-Louis, premier semis de la capitale, n'avait pas une maison qui ne fût historique. Tout ce qui environnait le Palais-de-Justice conservait le cachet des temps carlovingiens, et cependant on était arrivé à la vieillesse de Louis XIV, après Colbert, c'est-à-dire à la date qui ouvre l'ère des âges modernes.

Paris était devenu, de jour en jour, la ville la plus joyeuse du monde. Il n'y avait que dans ses murs qu'on jouât la comédie régulièrement tous les soirs. Bussy-Rabutin avait mis à la mode les petits soupers arrosés de vins babillards. Comme madame de Maintenon faisait de Versailles un séjour morose, les jeunes gentilshommes et les beaux esprits, par contrariété, anticipaient sur les folies de la Régence. Dans ses admirables *Mémoires*, le duc de Saint-Simon vous racontera comment les événements de la cour, qui faisaient les bons apôtres, le matin, en se promenant dans la galerie de l'Œil-de-Bœuf, aimaient à se divertir, le soir, au cabaret.

Parmi les hôtelleries en vogue, l'*Auberge du Mouton blanc* avait surtout le privilège d'attirer un public d'élite.

L'histoire rapporte que ce cabaret de bon ton était situé près de la rue du Marché-Saint-Jean, dans une maison à tourelle. Une enseigne de tôle sur laquelle un pinceau naïf avait peint un mouton du Berri en rabat, servait de point de ralliement aux consommateurs. Pourquoi ce mouton? Pourquoi ce rabat? A entendre les passants, cette image formait une sorte de rébus satirique par lequel l'artiste avait prétendu figurer le type innocent du plaideur, pauvre mouton à deux pieds, sans laine, qu'on a tondu, qu'on tond et qu'on tondra jusqu'à la consommation des siècles.

Nous avons oublié de noter que l'*Auberge du Mouton blanc*, voisine des lieux où siégeaient les diverses séries de la judicature, servait presque exclusivement de réfectoire aux avocats, aux procureurs, aux clerks de la basoche et aux clients que la rage de la chicane poussait dans ce quartier.



C'était sans doute afin de décider le second point de son rébus que le peintre d'enseignes avait imaginé de mettre un rabat à son mouton.

Ceux d'entre nous qui ont eu affaire hier encore dans le quartier de la Cité pour aller se morfondre au milieu de la salle des Pas-Perdus, se rappellent sans doute le spectacle si animé, que leur donnait le *Café d'Aguesseau*. Il a été démoli, dans l'été de 1859, ce restaurant des demandeurs et des robes noires; mais il vit toujours dans le souvenir de ceux qui ont eu à digérer du papier timbré. On y déjeunait dans une mêlée d'illustrations de la parole et d'accusés d'élite. Ici, un grand avocat; à côté, à cette autre table, un habile nigrefin. J'en passe.

Pareille chose se voyait déjà à l'*Auberge du Mouton blanc*, mais seulement pendant la journée. Aussitôt que la nuit s'étendait sur la ville, la scène changeait comme un décor d'opéra qui fait place à un autre décor sur le coup de sifflet du régisseur. Près de l'enseigne brillait un fallot que le vent balançait à son gré. Tout le long des deux salles, on allumait des bougies dans des flambeaux de cuivre argenté, afin de recevoir dignement un second public, bien plus pailleté et bien plus friand que le premier; une clientèle de petits marquis enrubbés et de poètes de cour.

Au temps où commence ce récit, un soir de décembre, un valet en livrée avait apporté une dépêche à madame Bervin, l'hôtesse.

Cette madame Bervin était ce qu'on appelait alors une délurée commère et une femme d'esprit. Grâce à son activité toute parisienne, elle était parvenue à attirer chez elle ce qu'il y avait de plus distingué à la ville et à la cour.

Le message dont nous avons parlé ne contenait que ces deux mots :

« BONNE MADAME BERVIN,

» Allumez vite vos fourneaux et envoyez quérir  
» vos meilleurs vins à la cave. D'ici à vingt minutes,  
» je vous dirai moi-même pourquoi je vous envoie  
» ce billet.

» C..... »

Madame Bervin avait immédiatement donné ses ordres en conséquence.

Cependant le même soir de décembre, une jeune fille d'une fort jolie figure se tenait sur le pas de la porte en regardant la neige tomber à gros flocons. Aux rubans bleus qui enjolivaient sa cornette de dentelle, on devinait que cette enfant était mieux qu'une servante. Une petite croix d'or, retenue par une ganse de velours, retombait sur son cou et en faisait ressortir la virgine blancheur.

— Que fais-tu là, Nicette? s'écria tout à coup la voix grondeuse de madame Bervin.

— Maman, je m'amuse tout simplement à voir tomber la neige, répondit la jeune fille d'un ton naïf.

— Voilà ce que je ne crois pas, ajouta la maîtresse du logis en s'approchant. La neige n'est guère ce qui te préoccupe en ce moment, fine mouche. Ce que tu regardes est moins innocent, à coup sûr.

— Je vous proteste que vous vous trompez maman.

— Eh bien! je vous dis, moi, mademoiselle, qu'on ne m'en fait pas accroire. Il y a quelque part, dans l'étude d'un procureur au Châtelet, un mauvais drôle de clerc du nom de Prévalais qui vous a fait tourner la tête au dernier bal du prévôt des marchands, où j'ai eu l'imprudence de vous mener. Ce godelureau n'a rien en propre que ses dix doigts et une mauvaise plume d'oie que le premier vent d'hiver ou d'orage peut emporter; il a osé néanmoins venir ici pour vous faire un doigt de cour. Bien mieux, il vous a envoyé un bouquet d'œillets de poète avec un billet dans le bouquet. Ce sont là des façons d'agir qui ne vont pas à madame Bervin, votre mère, la première hôtelière de Paris. Aussi ai-je congédié très nettement le clerc de procureur, en le priant d'aller se promener dans la buvette de ses pareils pour voir si j'y étais. Depuis ce coup de temps-là, Nicette, vous ne dormez plus, vous ne mangez plus, vous ne lisez plus les *Contes de Perrault*, que vous a donnés notre ami M. Jean Racine, grand poète tragique et historiographe du roi. Je vois bien que ce Prévalais vous tient au cœur.

— Maman, j'aurai le courage de vous l'avouer : le fait est vrai.

— Le fait est vrai? Ah! je le savais bien, mademoiselle, mais je savais bien aussi que vous perdiez vos soupirs et votre temps. Vous devez bien penser que votre digne père et moi, nous ne nous sommes pas amusés à fonder la meilleure auberge de Paris pour abandonner nos économies de trente années et notre fille unique à un garçon de rien, qui n'a ni sou ni maille et qui est clerc de procureur par-dessus le marché.

— Mais, maman, avec la dot que vous me donnez, il cesserait d'être clerc de procureur, puisqu'il pourrait acheter une charge d'huissier en cour royale.

— Huissier en cour royale, c'est un bel état, reprit la mère; je suis bien forcée d'en convenir avec vous. Devenir huissier, c'est faire un premier pas dans la noblesse de robe; on s'habille de noir comme un juge; on porte un rabat sans plis comme un avocat; on a une épée au fourreau comme un officier; on vit au milieu de la magistrature. Mais vous êtes assez jolie, ma fille, pour que celui qui vous épou-



sera pose une dot à côté de la vôtre, dans la corbeille de noces. D'ailleurs, vous savez bien, Nicette, que nous avons pour vous un parti préférable à tous égards.

— Oui, un certain M. de Bois-Fleury, comédien du Périgord.

— Ne dédaignez pas les comédiens, Nicette. Plus nous allons, plus ils deviennent des personnages d'importance. Il y en avait un, il n'y a pas fort longtemps, auprès de la personne du roi.

— Celui-là, maman, se nommait Molière.

— Il n'importe. C'était un comédien comme M. de Bois-Fleury. Puisque nous parlons de ce dernier, il est bon d'ajouter que M. le prince de Conti, qui le protège, lui donne mille écus de dot et la table de l'hôtel sur ses vieux jours.

— Bien obligée! s'écria Nicette avec une charmante petite moue, je ne me soucie en rien des mille écus, et encore moins de cette table du prince!

— Allons, tu tiens toujours à ton clerc endiable.

— Maman, je l'aime et je sens que je n'aimerai jamais que lui.

En prononçant ces dernières paroles, la jeune fille ne pouvait se retenir de pleurer.

Cette scène, d'abord sentimentale, tournait ainsi au tragique.

— Comment! reprit l'hôtelière, vous poussez la révolte jusqu'à répondre à mes confidences par des larmes? Allons, je vois bien qu'il est temps de vous mettre au pas.

— Maman, je n'ai jamais refusé de vous obéir.

— Ce n'est pas en ce qui concerne ce basochien, en tout cas. Mais n'ayez pas peur, je vais faire sentinelle et je ne vous perdrai pas de vue. Pour commencer, vous allez courir sans retard à la cuisine, où vous plumerez deux perdrix rouges qui se trouvent sur la grosse table de chêne. Allez, et pas une larme de plus, mademoiselle.

En ce moment, une main d'homme, large mais finement gantée, s'appesantissait sur le bras de la maîtresse d'auberge.

— Qu'est-ce que j'entends, madame Bervin? disait le nouveau venu en riant. Est-ce que vous rudoyez ma jolie petite filleule? Prenez bien garde! En qualité de parrain je suis protecteur-né, d'abord.

Celui qui intervenait ainsi dans cette querelle de famille n'était autre que le beau Cavois, gentilhomme bien connu dans l'histoire anecdotique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

M. de Cavois, la fleur des pois de Versailles, n'était pas seulement un seigneur élégant, fort aimé pour sa politesse et ses belles manières; il était en outre un homme de cœur, toujours disposé à venir en aide à ceux qui pouvaient avoir besoin de sa bourse ou de son épée. Très bon vivant, comme on disait à cette époque-là, il était un des habitués les plus

fidèles de l'*Auberge du Mouton blanc*, qu'il fréquentait en compagnie de Jean Racine, de Nicolas Boileau, de quelques autres beaux esprits et de gens de cour. C'était même à cause de l'agréable facilité de son caractère, que, dix-huit ans plus tôt, madame Bervin l'avait prié d'être le parrain de Nicette, sa fille.

L'autorité des parents sur les enfants était grande à l'époque dont nous parlons. Pour obéir à l'injonction qu'elle venait de recevoir, la jeune fille, ayant à peine pris le temps de saluer son parrain, s'était retirée dans la cuisine, afin de plumer les deux perdrix. Cependant M. de Cavois s'était vite fait mettre au courant de toute cette aventure. Quand il eut appris qu'il s'agissait de mariage, il se mit à sourire.

— Je parie, dit-il, trois flacons d'Aï contre une bouteille de Suresne, qu'on veut faire épouser à la petite quelque lourdeau qu'elle n'aime pas pour la séparer d'un galant qu'elle aime?

— Eh! monsieur le marquis, vous n'ignorez pas que ces petites folles chantent toutes la même chanson.

— Sans doute, mais la chanson est assez sérieuse pour être écoutée. Les gens qu'on épouse de force! Je devine assez ce que c'est par les poursuites de mademoiselle de Coëtlogon.

Après avoir fait venir un petit verre de vin de Madère, le seul apéritif d'alors, l'élégant pria madame Bervin d'achever le chapelet de ses confidences.

— Cette pauvre petite Nicette, ajouta-t-il bientôt, ma jolie filleule, la voilà donc placée entre un apprenti huissier et un comédien de province, c'est-à-dire entre l'enclume et le marteau!

Madame Bervin expliqua comment Nicette tenait au clerc de procureur, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire.

— Et vous, madame Bervin, à qui tenez-vous donc?

— Moi, c'est différent, je voudrais que ma fille épousât M. de Bois-Fleury, le protégé du prince de Conti, qui aura mille écus de dot.

— Ces mille écus, voilà en effet une belle cause de préférence, dit encore Cavois: mais si M. le prince de Conti les a bien trouvés pour les donner à cet histrion, rien n'empêche qu'on en déterre le double pour le clerc de procureur.

— Deux mille écus, monsieur le marquis. Ah! pour le coup, je n'aurais plus rien à objecter.

Du petit salon du rez-de-chaussée, où avait lieu cette conversation, Cavois alla à la cuisine, où Nicette, toujours pleurante, plumait d'une main distraite ses deux oiseaux des champs.

— Voyons, ma petite filleule, lui dit-il, ne pleure plus. Entre nous, c'est avoir un goût bizarre que de



vouloir s'unir à un huissier, mais le diable seul comprend quelque chose aux désirs des femmes. Tu veux un huissier, on t'en donnera un. Compte sur moi pour le cadeau.

Là-dessus il revint auprès de la maîtresse de l'auberge.

— Madame Bervin, s'écria-t-il, je viens, après mon billet, vous commander pour ce soir un souper de huit couverts. Que tout soit délicat. Vous aurez quatre grands hommes au moins sur huit convives.

— Monsieur le marquis, le *Mouton blanc* est en état de servir une table pour huit rois.

— Fort bien, madame Bervin, ce sera pour dix heures, alors.

— Pour dix heures, monsieur le marquis.

## II.

Cavois rabattit son manteau sur sa figure et sortit en se dirigeant du côté du Louvre.

Chemin faisant, l'éventé ne pouvait se défendre de songer un peu à ce qui venait de se passer.

— Ah ça ! s'écria-t-il, Cavois, mon ami, tu viens de prendre vis-à-vis de cette grosse bourgeoise un engagement d'une énorme gravité. Deux mille écus comptant à donner à un grand dadais de clerc de procureur, pour qu'il devienne le mari de ma jolie petite filleule ! Où trouverai-je jamais un si gros denier ? Il n'y a pas à compter sur les prêteurs : madame la Ressource m'a fermé incivilement la porte au nez, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mes derniers mille louis au lansquenet, à Marly. Sans compter que j'ai plus de dettes que Don Juan n'en avoue dans le *Festin de Pierre*. Mais qu'est-ce que tout cela peut faire ? J'ai promis, je tiendrai ; voilà ce qu'il y a de certain là-dedans. N'y pensons plus, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Une fois la nuit venue, à Paris, l'heure du souper arrive vite, surtout en hiver.

Cavois et ses sept amis ne voulaient pas laisser refroidir ce petit festin préparé sous les yeux de madame Bervin.

À dix heures du soir donc, l'hôtesse du *Mouton blanc* vit s'approcher à pied, sans laquais, enroulés dans leurs manteaux couleur de muraille les huit convives qu'elle attendait.

Tous étaient gens de bonne allure et portant bien leur taille.

Un seul, gros, gras et rubicond, avait une excellente face de chanoine, et ressemblait bien plus à un abbé muni de prébende, qu'à un familier des meilleures maisons de France : c'était Chapelle, le spirituel académicien.

Les autres étaient Jean Racine, Nicolas Boileau,

Jean de La Fontaine, Furetière et le jeune conseiller Brillhac.

Ils étaient à peine assis que Cavois se présentait à son tour, suivi de deux jeunes gentilshommes.

— Madame Bervin, dit-il à la maîtresse de la maison, je vous ai commandé le menu pour huit personnes, mais dans le cours de la soirée nous avons recruté un convive de plus. Cela fait neuf, si je sais bien compter. Comment ferons-nous donc ?

— Ne vous inquiétez de rien, monsieur le marquis. Au *Mouton blanc*, quand il y en a pour huit, il y en a aisément pour neuf. Il ne faudra qu'attendre quelques minutes.

Pendant ces quelques minutes, Chapelle, fidèle à ses façons de parfait égoïste, avait envahi le devant de la cheminée et absorbait à son seul profit la joyeuse flambée ; la Fontaine, toujours distrait, demandait aux servantes si le rôti était frais et le vin cuit à point ; Racine et Boileau se disputaient à propos d'une rime ; Brillhac, magistrat aimable, prétendait que la plaidoirie d'un célèbre avocat lui avait donné la pépie, et le beau Cavois se mettait résolument à la tête d'un petit groupe en train de pérorer sur un projet de nouvelle campagne que le roi avait conçu.

Nicolas Boileau prit tout à coup la parole.

— Messieurs, dit-il, faut-il faire de l'*Auberge du Mouton blanc* une succursale de l'Académie française ? Une fois, par hasard, abandonnons les choses graves.

— Voilà qui est bien parlé, Nicolas ! s'écria Furetière.

— Oui, reprit l'auteur du *Lutrin*, encouragé par cette adhésion de son spirituel confrère ; oui, c'est pour nous que notre illustre devancier Michel Montaigne a écrit cet admirable précepte : *Faites ce que faites*.

— Le vieux Périgourdin l'a pris aux Romains, dit Furetière : *Age quod agis*. Tout le monde connaît le mot.

— Qu'importe l'endroit où il l'a pris ? Les Latins le tenaient des Grecs, les Grecs des Egyptiens, les Egyptiens de l'Inde ; l'Inde l'avait reçu d'un sage ou d'un dieu. *Faites ce que faites*. Eh bien ! nous sommes ici pour souper, messieurs, soupons !

— Adopté ! s'écria Cavois.

— Mon cher Jean, poursuivit l'auteur de l'*Art poétique*, en s'adressant à Racine, laissons, s'il vous plaît, en repos les anciens et les modernes. Les hommes de notre temps ne sont pas si mauvais que vous le dites. Disciple de Port-Royal, vous êtes la meilleure pièce du dossier de la cause que vous combattez. Avec des artisans tels que vous, nous n'avons rien à envier aux Grecs ni aux Romains. Cavois, laissez le roi Louis en paix, vous savez que



je suis son panégyriste. D'ailleurs il ne faut, ce soir, batailler qu'avec des fourchettes et des couteaux. Soupçons, messieurs, soupçons! C'est l'exorde et la conclusion de mon discours.

Tous les assistants applaudirent.

En entendant un si grand bruit, La Fontaine crut qu'il assistait à la première représentation d'une de ses pièces à la Comédie Française et demanda si c'était que mademoiselle Champmeslé avait mal récité son rôle.

— Ce diable d'homme! dit Furetière qui commençait à lui en vouloir, il a toujours son esprit et ses chausses à l'envers. Ça, soupçons!

Chapelle, Brillhac, Cavois et les autres étaient déjà à table.

Le premier, bon buveur, avait rempli son verre à la manière de la vieille France, et, après avoir fait un salut, il s'était écrié :

— Messieurs mes illustres amis, je suis volontiers de l'école de Salerne qui dit si sagement : *A potu, incipe prandium*. En bon français, « commencez le repas par boire un coup. »

Aussitôt que chacun eut vidé son verre, Cavois fit signe de la main qu'il voulait parler.

— J'ai quelque chose de fort intéressant à dire, messieurs.

— Eh bien! dites, et soyez bref.

— Messieurs, vous savez certainement le but de cette réunion qui sort de nos coutumes?

— Non, ma foi, objecta Brillhac, et je ne m'en inquiète guère. Les bons repas font les bons magistrats. Or, le vin de madame Bervin est fin et la chère excellente; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Permettez! vous parlez comme un optimiste. Je soutiens, moi, que Paris n'est plus tenable. L'ennui y règne comme à Versailles. Vous me trouverez gelé un de ces matins, j'en suis sûr, si vous ne m'aidez pas, et votre tour viendra vite.

— Diable! s'écria La Fontaine, gelé! Être gelé d'ennui, c'est grave, cela!

— Eh bien! quel remède? demanda Brillhac.

— Je ne vois qu'un moyen, dit Cavois: je viens vous proposer de nous faire tous exiler.

A ce mot sinistre: — se faire exiler, — un cri général de réprobation se fit entendre.

En effet, y avait-il rien de plus inconcevable que cette inadmissible proposition: — Se faire exiler par le roi Louis XIV, par le soleil de Versailles, par le maître de l'Europe? Jean Racine, bon sujet du prince et bon courtisan du protecteur des lettres, laissa tomber le morceau de poisson qu'il était sur le point de porter à sa bouche; Chapelle vida son verre d'un seul trait, sans s'apercevoir qu'il n'était rempli qu'à moitié.

— Se faire exiler, mais pourquoi? demanda La Fontaine.

— Écoutez-moi bien, l'homme aux fables, et vous verrez si mon projet n'est pas une chose admirable.

— Il faut, se mit à dire Chapelle, que cela soit singulièrement beau pour que vous nous engagiez à quitter Paris quand on y soupe si bien.

— Mais où voulez-vous que nous allions, Cavois? demanda Boileau.

— En Hollande, messieurs.

— Quoi, en Hollande! s'écria Jean Racine de plus en plus atterré; en Hollande, c'est-à-dire dans le pays le plus hostile à Sa Majesté!

— En Hollande, reprit La Fontaine, où l'on a, je le sais, les premiers harengs du monde, mais où l'on ne mange pas de poisson d'eau douce!

— En Hollande, dit Boileau, chez ces Bataves qui sont insensibles aux lois de la prosodie, dans une contrée âpre, où l'on parle une langue de cheval!

— En Hollande, riposta Chapelle, où le vin de notre Bourgogne est si cher qu'il est presque inconnu! Cavois ne se déferrait pas.

— Oui, mes amis, je vous propose de nous en fuir en Hollande, et je vais vous expliquer pourquoi.

— Si l'argumentation est longue, interrompit Chapelle, buvons d'abord, messieurs.

— Mes amis, je fais une variante au mot de Thémistocle au Spartiate (Eurybiade: « Buvez, mais écoutez! »

— Eh bien! nous sommes tout oreilles. Voyons, parle, Cavois!

— En deux mots, voici ce que j'ai à dire. S'il faut s'en rapporter au dernier numéro de la *Gazette de La Haye*, il vient d'arriver en Hollande une troupe de danseuses indiennes, bayadères ou almées, je ne sais pas au juste. En outre, depuis que notre grand roi les a battus, les gens du pays voient tous les produits de la France d'un mauvais œil; c'est-à-dire qu'ils tirent leurs vins de l'Espagne, où vous savez qu'ils sont fort bons. A Amsterdam et à La Haye, on fait bonne chère toute l'année; on y lit chaque jour un pamphlet nouveau; on se promène en barque, avec de la musique; on rencontre dans toute maison d'admirables peintures. Bref, c'est une succursale du paradis terrestre.

— On peut se contenter d'aller en Hollande, objecta un des deux gentilshommes que Cavois lui-même avait amenés. Où est la nécessité de s'y exiler?

— Je vais vous dire. Depuis la mort des deux frères de Witt, Versailles n'aime pas à voir qu'on visite La Haye; vous savez que Louis XIV est devenu austère.



— Monsieur le marquis, le roi a toujours raison, répondit Jean Racine.

— Ce qu'il y a de certain, reprit Cavois, c'est qu'ayant demandé un permis pour passer seulement trois semaines en Hollande, Sa Majesté m'a répondu : « Monsieur de Cavois, vous savez que je n'aime pas qu'on fasse ce pèlerinage-là. » Sur ce, le prince m'a tourné le dos pour aller causer plates bandes et bosquets avec la Quintinie, son jardinier.

— Cela signifiait clairement, dit Boileau, qu'il vous permettait d'aller passer trois semaines dans vos terres.

— Cependant je n'en suis pas moins décidé à me rendre en Hollande, et pour faire le voyage en bonne compagnie, j'ai songé à un expédient des plus ingénieux.

— Quel expédient, marquis ?

— Il s'agirait tout simplement de composer une satire contre madame de Maintenon.

— Pendant que vous y êtes, dit Furetière, pourquoi ne pas demander une satire contre le roi lui-même ?

— En effet, répondit le conseiller Brilhac avec finesse, le cas échéant, nous n'aurions plus à choisir qu'entre la Bastille et la Hollande.

— C'est justement ce que je voulais vous proposer. Voyons, messieurs, êtes-vous pour la satire ?

A cette question, Jean Racine fit un bon de terreur à renverser la table.

De son côté, La Fontaine pensa un moment répandre toute la salière dans son assiette.

Furetière était sur le point de se sauver.

Seul, Nicolas Boileau, fort logicien, conservait toute la somme de son sang-froid. A cette proposition extravagante, il se rappelait le fameux souper de la maison d'Auteuil, à la suite duquel tous les assistants voulaient aller se jeter dans la Seine. Dans le premier moment, on pouvait redouter un drame. Tous en furent quittes, on le sait bien, pour rire de leur résolution, que Molière, un peu buveur d'eau, avait eu l'esprit de faire remettre au lendemain. Le poète qui avait chanté la prise de Namur voyait dans le fait nouveau une analogie curieuse avec le fait ancien. Ne cessant pas d'être un fin observateur, il remarquait d'ailleurs que Cavois commençait ce souper du *Mouton Blanc* comme on avait fini celui d'Auteuil. Il feignit donc d'approuver hautement le projet du jeune fou.

— Cavois, mon ami, dit-il, vous ne voyez pas une chose, c'est qu'à propos de satire, vous chassez sur mes terres. C'est mon métier, cela, de médire en vers. Ainsi, en bonne règle, c'est moi qui aurais dû attacher ce grelot; mais vous aurez pour vous seul l'honneur de cette initiative. Qu'on remplisse les verres! Messieurs, de par notre ami, nous allons

boire à la santé de Brahma, dieu des bayadères, et à la prospérité du stathouder dont la main régit en ce moment la Hollande.

— Oui, c'est ça; Boileau parle d'or!

— A boire, messieurs!

— Aux danseuses de l'Inde et au prince président de la république Batave!

— A boire, messieurs, et rimons!

A l'aspect de tant de frénésie, Jean Racine était de plus en plus terrifié; il n'avait jamais vu l'historiographe du roi s'écarter ainsi des règles du bon sens et de la prudence.

— Si cela arrivait à La Fontaine, encore passe! disait-il. Le bonhomme est si distrait! il sait si peu ce que c'est qu'une affaire sérieuse! Mais l'homme qui morigène si bien l'homme! En vérité, c'est à n'y rien comprendre!

Il y eut un petit temps de silence.

— Messieurs, dit La Fontaine, qui venait d'avaler d'un trait un verre de vin de Bourgogne, je demande à dire deux mots avant qu'on mette le premier alexandrin sur ses douze pieds.

— Parlez, notre maître, répondit Chapelle.

— La Fontaine a la parole! nous allons en entendre de belles, pensa l'auteur de *Britannicus*.

On fit silence.

La Fontaine, qui n'était pas fort bon causeur, comme on le sait du reste, fit un certain effort pour rassembler ses idées en déroute et ses mots qui couraient à la débandade.

— Il aimerait mieux, dit Brilhac à un de ses voisins, avoir à faire parler Jean Lapin ou capitaine Renard.

A la fin, le fabuliste ouvrit la bouche.

— Mes chers amis, dit-il, M. de Cavois nous propose d'aller en Hollande au moyen d'une satire; nous acceptons, quoique le chemin ne soit pas tapissé de mousse ni émaillé de fleurs. Il paraît cependant que la Hollande est un pays tout plein d'enchantelements; Cavois l'a dit, et ce doit être. Toutefois on ne vit pas de l'air du temps en Hollande, surtout quand on n'est que poète comme Chapelle, Boileau, Racine et votre très humble serviteur. Il faut y trouver, comme à l'*Auberge du Mouton blanc*, du pain de froment et du vin qui vienne de la vendange. Il est essentiel aussi que chacun de nous y possède un bon lit de plume pour y dormir.

— Quel prodige! pensait Racine. Quoi! c'est un faiseur de contes qui ramène nos rêveurs au sentiment de la réalité!

Le fabuliste continua :

— Dans ce maudit Paris, si ennuyeux à ce qu'il paraît (voyez plutôt les *Embarras de Paris*, de notre ami Despréaux), dans cette ville si détestable



nous vivons peut-être mal, mais, du moins, nous vivons; Racine et Boileau, bien venus du prince, ont leurs pensions d'historiographes; Furetière est un abbé pourvu; Brillhac a une charge de conseiller au Châtelet; Chapelle trouve toujours ouverte pour lui la bourse de maître François Luillier, son père, mais à la condition d'y puiser lui-même en personne, et non par procuration; Cavois, homme d'épée et homme d'ambassade, a, de temps en temps, la bonne aubaine d'une mission en Angleterre ou en Espagne; ces messieurs, les autres convives, sont riches. Pour ce qui est de moi-même, j'ai d'abord mon fonds de patrimoine à manger, suivant les termes de mon épitaphe anticipée :

Jean s'en alla comme il était venu,  
Mangeant son fonds avec son revenu.

Secondement, je possède mon jeton de présence à l'Académie française. Troisièmement, j'ai mes grandes entrées dans l'hôtel et à la table de madame de la Sablière. Récapitulez. Voilà bien des avantages pour chacun d'entre nous. Eh bien! faites-moi le plaisir de m'apprendre si toutes ces bonnes choses nous suivront en Hollande?

— Ce n'est guère supposable, — se hasarda à dire Racine.

— Mais, répliqua Cavois, ce pays-là est propice au commerce des lettres. Une fois là-bas, messieurs, nous formerons un immense atelier de tragédies, de satires, de fables et de pamphlets; le Pactole aux eaux d'or roulera ses flots autour de nous.

— Croyez cela, mes amis, dit Chapelle, et remettez-vous à boire du vin de France!

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et l'un des valets de l'hôtellerie, se penchant du côté de Furetière, lui remit un papier sous enveloppe, orné d'un grand sceau de cire rouge.

— Un message cacheté! s'écria-t-on de toutes parts, Furetière, de quoi s'agit-il?

— Messieurs, répondit l'auteur du *Roman bourgeois*, je vais d'abord en prendre connaissance, et, s'il y a lieu, je vous le communiquerai.

En parlant ainsi, il fit sauter l'enveloppe et s'apprêta à lire.

— Bonne nouvelle, messieurs; je crois que ce fou de Cavois a décidé raison.

— Qu'est-ce à dire? demanda Racine.

— Une communication de la Hollande, messieurs!

Ici tous les convives s'entre-regardèrent, non sans une sorte de stupeur.

— Une communication de qui et de quelle nature? demanda Brillhac.

— Vidons nos verres, messieurs, reprit Cha-

pelle : l'ami Furetière va nous dire ensuite le mot de cette énigme.

### III.

Après quelques instants de silence, Furetière, prenant un air grave, donna lecture à haute voix de la dépêche qu'il venait de recevoir.

Furetière, très mal placé en haut lieu, déjà marqué pour sortir de l'Académie française, était du nombre des écrivains qui entretenaient des correspondances avec les Provinces-Unies.

Il n'avait en rien appuyé la proposition de Cavois, probablement parce qu'il se réservait de la défendre dans le cas où elle serait l'objet de quelque attaque sérieuse.

Les choses en étaient là au moment où il se disposait à lire ce qui suit :

« Vous ne pouvez ignorer, monsieur l'abbé, que le pays de Cocagne pour les beaux esprits n'est plus la France. On y donne aux écrivains des titres, des pensions, l'accès dans le beau monde; on ne leur concède pas la liberté d'aller et de venir partout, selon leur fantaisie. Cette douce licence n'existe que dans un coin de l'Europe, c'est-à-dire en Hollande. »

— Bien parlé! interrompit Cavois.

Furetière continua.

« Dans une telle conjoncture, ce qu'il y a à faire pour un étranger qui a la gloire des lettres à cœur est de se mettre à la disposition de ceux qui en favorisent le mieux l'éclat. Voilà pourquoi je viens, monsieur l'abbé, mettre mes deux maisons de la Haye et d'Amsterdam à votre disposition. Si volontairement ou par suite d'une contrainte, vous éprouviez le désir de venir vous fixer en Hollande, prenez ma demeure pour la vôtre. Les livres français imprimés chez nous rapportent chaque année des tonnes d'or à dix ou douze pourcentages qui se mêlent de cette industrie. Il ne faut donc pas être surpris si mes confrères et moi nous sommes à même de traiter des écrivains français en grands seigneurs.

« J'ai à vous offrir personnellement à vous et à plusieurs de vos honorables amis : MM. Racine, Boileau, La Fontaine et autres, une existence de coq en pâte. Ce serait un grand bonheur pour ma maison et un grand honneur pour la Hollande si vous vouliez bien accepter ma proposition.

« Ai-je besoin d'ajouter que la Haye et Amsterdam sont les deux villes où l'on vit le plus et le mieux aujourd'hui en Europe? Très certainement, vous devez être, monsieur l'abbé, au courant de cet *on dit*, qui a pris depuis quelque



» temps toute la consistance d'une vérité proverbiale.  
 » Agrérez, monsieur l'abbé, les salutations em-  
 » pressées de votre très humble serviteur.

» CORNÉLIS PETERBOOM.

« Libraire, à l'enseigne des Deux Cigognes, à la Haye. »

— Eh bien! messieurs, s'écria Cavois, quand je vous disais tout à l'heure qu'il n'y a plus pour un galant homme que la Hollande au monde, avais-je donc si grand tort?

Pendant toute la durée de ce nouvel incident, on avait rempli et vidé les verres plusieurs fois, ce qui ne contribuait pas peu à affoler toutes les têtes.

— Messieurs, dit Furetière, c'est nécessairement à moi de vous donner l'exemple. Pas plus tard que ce soir, j'écris à cet honnête libraire que je m'installe chez lui sans retard.

— J'imiterai Furetière, ajouta Boileau, qui dissimulait encore.

Racine n'osait prendre sur lui de répondre.

La Fontaine, exaspéré, s'écriait :

— On ne me confondra sans doute pas avec un courtisan de Versailles. J'ai même fait et signé quelques vers qui déplaisent très nettement au roi; mais dans la circonstance, je n'oserais pas, je le confesse, braver la colère de Sa Majesté.

— Comment cela? demanda un des gentilshommes.

— Depuis la guerre avec les Provinces-Unies, reprit le fabuliste, la Hollande est le coin du monde que Louis XIV déteste le plus.

— Oui, mais la morne tristesse qui commence à s'étendre sur nous?

— Oui, mais les bayadères arrivées de l'Inde et les vins d'Espagne bus à petites gorgées, le dos au feu, le ventre à table, comme le veut la chanson!

— Oui, mais les tonnes d'or du libraire Peterboom!

— Oui, mais le droit d'aller et de venir, de respirer et de soupirer, même malgré madame de Maintenon!

— Messieurs, Cavois a finalement raison. Ne parlons plus de la vie de Paris; vive la Hollande!

— Il faut que d'ici à quinze jours au plus nous ayons tous pris notre volée du côté des Pays-Bas, ou que nous soyons incarcérés à la Bastille.

— Madame Bervin! madame Bervin! envoyez-nous un page de l'un ou de l'autre sexe!

A tout ce bruit, l'hôtesse accourut elle-même, croyant qu'il s'agissait d'un panier de vin de Jurançon ou de dix flacons de la douce tisane d'Al.

— Me voilà, messieurs! dit-elle. Que désirez vos seigneuries? J'espère que vous avez trouvé le poisson frais? Que faut-il vous servir maintenant?

— Des plumes d'oie finement taillées! s'écria Nicolas Boileau.

— Une demi-bouteille d'encre, reprit Furetière.

— Quatre mains de papier écolier, ajouta Chapelle.

— Une belle soucoupe de poudre à poudrer l'écriture, poursuivit le conseiller Brilliac.

On a déjà pu voir que madame Bervin était une rude commère, peu facile à se laisser déferrer, comme on disait autrefois. En entendant faire cette énumération d'objets si hétéroclites par des gens illustres qui se tenaient toujours à cheval sur la plaisanterie, elle se mit d'abord à pousser un grand éclat de rire. Une seconde après avoir satisfait à ce vif besoin d'hilarité, elle éleva tout à coup la voix.

— Monsieur Despréaux, dit-elle en se tenant fièrement le poing sur la hanche, à la manière d'un maître d'escrime, vous parlez par voie d'allusion, comme un grand auteur que vous êtes. Dix plumes finement taillées, cela signifie dix ailes de perdrix, savamment rissolées, sans doute? Eh bien! soyez calme, le rôtisseur s'en occupe.

Elle se tourna ensuite du côté de Furetière.

— Monsieur l'abbé, s'écria-t-elle, vous qui avez un esprit si mordant que l'Académie française tout entière a peur de vous, je sais ce que vous entendez par une demi-bouteille d'encre. Vous voulez dire une petite marie-jeanne de Chambertin. N'est-ce pas un vin qui inspire même les critiques! Le sommelier va vous apporter votre affaire sans retard.

Le tour de Chapelle étant venu, elle l'interpella avec une douce ironie.

— Personne n'ignore, monsieur Chapelle, que vous avez chez vous, depuis vingt-cinq ans, sur douze cahiers de papier, des vers inédits. Pourtant, si j'ai quelque intelligence des choses de mon métier, ce n'est pas quatre mains de papier, mais bien quatre tournées d'assiettes de dessert que vous réclamez. Ne vous inquiétez pas, je m'en charge.

Le conseiller Brilliac ne pouvait attendre bien longtemps une réplique à son mot; madame Bervin le salua et reprit :

— En magistrat qui sait bien vivre, monsieur le conseiller, vous ne demandez pas d'épices comme la plupart de vos collègues; vous dites : « Donnez-moi » de la poudre à poudrer l'écriture. » A table, au milieu de gens d'esprit, qui sont aussi des fins gourmands, cela a un sens très clair; cela signifie : — « Madame Bervin, ne craignez pas de râper du » sucre. Les magistrats en sont friands! Madame » Bervin, mettez de la poudre de sucre sur tout le » dessert, sur les pruneaux de Tours, sur les poires » tapées et aussi dans la salade d'oranges? »

Une salve d'applaudissements, accompagnée d'une vive explosion de gaieté, accueillit la fin de cette allocution de l'hôtelière.

Jean de La Fontaine se leva.



— Tout ce que vous venez de dire, chère madame Bervin, est marqué au coin du bon sens; c'est une raison pour que ce ne soit pas conforme à ce qui se passe. Les gens d'esprit ne sont pas nécessairement des gens sages. Quand ces messieurs vous ont demandé de la poudre à poudrer l'écriture, du papier blanc, de l'encre et des plumes, ils ne faisaient pas de figures de rhétorique; c'était très sérieusement ces vulgaires objets qu'ils vous demandaient, et le blond Phébus sait pour quel usage, hélas!

— Ta, ta, ta, que nous contez-vous là, monsieur le fabricant de fables? reprit la vive commère, qui tenait à la véracité de son interprétation. Monsieur le citoyen de Château-Thierry, je ne serai pas une mauvaise langue si je répète ce qu'on dit partout, à savoir que vous mettez tous les matins vos bas à l'envers. C'est vous qui, étant parti de Paris pour votre ville natale, afin d'y aller chercher votre femme, êtes revenu seul comme vous étiez parti parce que vous n'avez trouvé personne au logis. « Madame de La Fontaine était à l'office; ma foi! je n'ai pas voulu attendre, et je suis reparti. » Voilà ce que vous m'avez raconté vous-même. Quand on fait de ces coups-là, on peut bien ne pas voir tout ce qu'il y a de caché dans le langage de ses convives.

— Mais, ma bonne madame Bervin, s'écria ici Jean Racine, croyez bien que La Fontaine dit vrai. Nos excellents amis demandent ce qu'il faut pour écrire, et savez-vous pourquoi? Parce que nous faisons tous là, sur cette table, notre feuille de route pour la Hollande.

En contemplant la tête sérieuse du poète de *Bérénice* et en voyant l'air de conviction dont il soulignait chacune de ses paroles, la maîtresse du *Mouton blanc* venait de comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un jeu d'esprit.

— Des plumes, de l'encre, du papier et de la poudre, messieurs, une servante va vous apporter tout cela.

En même temps madame Bervin se retirait; mais, non moins irritée que cette Junon aux yeux de bœuf que le vieil Homère nous a montrée comme le type de la femme acariâtre ou qui n'aime pas à être dupée, elle parcourait les couloirs, les corridors et les chambres en répétant à chaque pas :

— Ils vont tous partir pour la Hollande! Quelle plaisante idée ce fou de Cavois leur a donc mise dans la tête!

Ces plaintes ne pouvaient manquer d'arriver jusqu'à l'oreille de Nicette. La charmante enfant, que la promesse de son parrain avait rendue si heureuse au commencement de la soirée, voyait s'écrouler en un instant son château de cartes. Une fois M. le marquis parti pour la Hollande, que deviendraient

ses amours avec le clerc de procureur? Ce serait le comédien de Périgueux, protégé de M. le prince de Conti, que sa mère lui donnerait pour mari. Tout un avenir de larmes apparaissait ainsi à ses yeux. Aussi, en digne fille de l'hôtesse du *Mouton blanc*, prit-elle, en un instant, une résolution pleine d'énergie.

— Il faut que j'empêche M. de Cavois de quitter Paris!

C'était déjà quelque chose que de s'être arrêtée à cette pensée, mais ce n'était pas tout. Comment la mettre à exécution?

Nicette se creusait la tête.

— Mademoiselle de Coëtlogon, se disait-elle, aimait passionnément M. de Cavois. Voyant qu'il était sur le point d'entreprendre un voyage de six mois, c'est-à-dire de six siècles, elle l'avait fait provoquer par un rival. Or s'était battu dans le bois de Satory, derrière la pièce d'eau des Suisses, sous des chênes verts, où le pauvre marquis avait reçu un fort bon coup d'épée dans l'aine. Les suites de cette rencontre l'ayant mis au lit pendant trente jours, il n'était point parti, et mademoiselle de Coëtlogon avait encore pu le voir. Fort bien, mais je ne suis pas une comtesse, ayant ses grandes entrées à la cour, je ne puis donc user de ce moyen; et d'ailleurs, le pouvant, je ne le ferais pas, car j'aime trop mon parrain pour l'exposer à recevoir quelque beau coup d'épée qui pourrait avoir les conséquences les plus fâcheuses. Comment donc faire?

Nicette prit le parti le plus simple.

— Mon Dieu! il n'y a pas à chercher tant de finesse. Je vais lui écrire tout uniment que s'il quitte Paris, sa filleule sera la plus malheureuse des femmes.

#### IV.

Dans la salle où ils soupaient, les illustres amis n'avaient pas cessé de boire et de jaser. Quelques instants après que madame Bervin se fut retirée, la porte s'ouvrant de nouveau, livrait passage à une servante qui apportait les divers objets demandés. En passant près M. de Cavois, cette fille se pencha légèrement vers le gentleman et lui dit tout bas :

— Monsieur le marquis, il y a quelque chose pour vous dans le vol-au-vent.

Cavois, spirituel étourdi, était rompu de longue date à toutes les aventures. Il n'existait pas de tour de page qu'il n'eût pratiqué. Aussi, en voyant que La Fontaine, son voisin, s'appretait à soulever de la lame de son couteau ce qui couvrait le morceau de pâtisserie, il avança la main et dit au fabuliste :



— Eh! bonhomme, laissez-moi faire. Sans flatterie, je m'y entends un peu mieux que vous.

Au même instant, il se mettait à découronner le vol-au-vent. Son œil exercé ne tarda pas à y voir un petit pli de papier de soie, serré entre les pinces crochues d'une écrevisse.

— Voilà ce qu'on m'annonce, pensait-il, et il s'en empara.

Mais son mouvement, quelque rapide qu'il eût été, n'avait pas échappé au regard pointu de Furetière.

— Halte-là, Cavois! dit l'académicien. Qu'est-ce que c'est que ça, l'ami?

— On t'a envoyé tout à l'heure un message, répondit le marquis; pourquoi ne m'en enverrait-on pas un, à moi aussi?

— S'il s'agit de tonnes d'or de la Hollande, cela nous intéresse tous.

— Messieurs, objecta le tendre Racine, si c'est une affaire de cœur, nous n'avons rien à y voir.

— Cavois, dit Boileau, soyez juge, comme si vous portiez la simarre de Brilliac.

Cavois déplaça le billet, et voici ce qu'il y lut, mais seulement des yeux.

« Comment, cela est vrai, mon cher parrain; vous allez quitter Paris, vous voulez partir pour la Hollande! Hélas! que vais-je devenir, quand vous ne serez là pour protéger votre pauvre petite Nicette? On me mariera à l'homme du prince de Conti, et, pour sûr, c'est vous, méchant, qui en serez cause.

» Ce soir, vous m'aviez pourtant fait faire un beau rêve. Demandez à M. de La Fontaine, votre voisin, qu'il vous raconte la déconvenue de Perrette, la laitière, qui voyait tant de belles choses au fond de son pot au lait. Il n'y a qu'un instant j'étais encore comme elle, très confiante dans l'avenir. C'était là le prodige qu'avait fait votre parole de gentilhomme. Faudra-t-il, mon parrain, que je revienne au logis pour être battue?

» Votre filleule qui pleure à chaudes larmes.

» NICETTE BERVIN. »

— Diable! se dit Cavois *in petto* en mettant le billet de la jolie éplorée dans sa poche, voilà un contre-temps sur lequel je ne comptais pas.

Et remarquant bien que tous les regards se tournaient de son côté, il reprit, mais cette fois à voix haute.

— Messieurs, n'insistez point pour savoir ce qu'on m'écrit; c'est une affaire personnelle.

— Bon! pensa Furetière, dont l'œil de lynx voyait le mal en toute chose, même quand il n'y était pas, cette affaire personnelle sera quelque

rendez-vous d'amour qui lui arrive par le chemin de la cuisine.

— Messieurs, poursuivit l'éventé, cet incident ne doit pas nous détourner de ce que nous avons à faire.

— C'est juste, répéta Boileau, songeons à la satire.

— Bien dit! Un verre de vin de Champagne et la satire! s'écrièrent-ils tous en chœur.

— Eh bien! dit La Fontaine, soit, songeons à la satire, puisqu'elle a la majorité pour elle. Mais, voyons, Cavois, comment s'y prendre?

— Rien de plus simple, maître Jean, chacun fera un vers à son tour, et c'est Chapelle, notre doyen, qui commencera.

— Adopté! répondirent les convives.

— Je me sens rajeuni de vingt ans, s'écriait Boileau.

La parole est à Cavois. Allons, saute marquis.

— Messieurs, voici le titre: *Épître à Scarron*.

— Eh bien! je débute, dit Chapelle:

Un jour, rendant visite à monseigneur Caron,  
On dit qu'il arriva...

— Halte-là! Pas plus d'un vers à la fois pour chacun! dit la Fontaine, c'est la règle; à l'ami Brilliac, maintenant!

Chose assurément fort inattendue, Brilliac, jeune magistrat érudit, lettré, spirituel, s'arrêta pareil à un cheval qui ne se sent pas la force de franchir un fossé. Avait-il trop bu? Ne comprenait-il pas le sujet? N'était-il pas en veine? C'étaient des questions qu'il n'aurait pu résoudre sur l'heure. Seulement il bégayait, il anonait, il zézayait et ne pouvait parvenir à marier deux pieds de vers ensemble. Songez à ce que le spectacle d'une telle impuissance devait être au milieu de tels hommes. Les sarcasmes pleuvaient autour de lui comme les flèches des Perses sur le bouclier de Léonidas, ou comme la grêle d'avril sur les vignes de Suresne.

— Voilà notre satire embourbée, se hasarda à dire La Fontaine.

— Le malheureux! à son âge! il n'a pas un hémistiche dans le cerveau! murmurait Boileau.

Piqué au vif, le conseiller au Châtelet s'écriait:

— Pour une satire, non, je l'avoue, je ne suis pas armé en ce moment. Ah! s'il s'agissait de faire une comédie sur le Palais et sur ses mœurs, ce serait autre chose; les vers, et des meilleurs, m'arriveraient en abondance.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)



## BULLETIN DES THÉÂTRES.

Cette *Sémiramis*, dont je vous annonçais la prochaine reprise, a fait sa solennelle apparition rue le Pelletier. C'était comme une fête et comme une joie générale. Tout le monde sait la valeur de ce grand chef-d'œuvre ; il ne s'agit plus de le juger. Sa place est faite dans cet Olympe, où il y aura si peu d'élus, et où Rossini aura la gloire de compter ses batailles par des victoires.

La traduction du livret, on le sait, avait été confiée à la plume de Méry. L'opéra de l'illustre maître a été remarquablement interprété par Obin et par les deux sœurs qui faisaient leur première apparition sur la scène française, mesdemoiselles Marchisio. Des rappels nombreux ont prouvé à ces jeunes artistes qu'elles avaient acquis toute la sympathie du public parisien. Quant à Obin, il a créé le rôle d'Assur en artiste consommé.

La direction n'a rien ménagé, et le traducteur a jeté à profusion sur la musique du maître tous les charmes, toutes les richesses de sa poésie. On a beaucoup remarqué un ballet très élégamment écrit par l'auteur de *Mazaniello*.

M. de Rovray fait remarquer comme un tour de force qui mérite en effet d'être signalé, avec quelle exactitude Méry a rendu « le sens et le mot, la prosodie et l'accent, la tournure et quelquefois jusqu'à la rime » du livre original. « Les premiers mots surtout de chaque » morceau, dit-il, placés dans le même ordre, traduits » par des équivalents ayant le même nombre de syllabes » et la même assonance, produisent une singulière illusion. J'ai cru un moment que, non-seulement Sémiramide et Arsace, mais Assur et Idrène et Orès, et *tutti* » *quanti*, oubliant qu'ils étaient à l'Opéra, s'étaient mis » à chanter en italien. »

Ce qui a produit un merveilleux effet sur le public, ç'a été le duo des deux sœurs Marchisio. Jamais on n'avait entendu encore deux voix se mariant avec un tel ensemble, chantant à un unisson si parfait.

Le théâtre de l'Opéra-Comique refuse du monde tous les soirs, depuis le commencement du mois. La chaleur qui s'est déclarée n'y fait rien et ne diminue pas l'empressement du public à venir applaudir madame Ugalde et Roger.

Le succès des deux artistes est fabuleux. L'effet produit par madame Ugalde dans *Galathée* a été saisissant. L'éminente cantatrice a été rappelée après chaque acte, et ses merveilleux couplets bissés avec acclamations. Madame Ugalde porte un nouveau, un charmant costume grec, remarquable de style et de goût, et dessiné par M. Beaumont, le nouveau directeur lui-même. On sait qu'avant d'être directeur, M. Beaumont avait fait ses preuves comme artiste.

Madame Ugalde a joué l'*Ambassadrice* avec un succès non moins grand que *Galathée*.

Quant à Roger, la *Dame blanche* et *Haydée* ont été chantés par lui avec un éclat inouï. La salle était comble et les couloirs encombrés de tabourets. L'artiste a été bissé, rappelé, acclamé. Ces soirées compteront parmi les plus mémorables de la carrière de cet éminent artiste.

Par malheur, Roger n'a pu donner qu'un nombre trop limité de représentations.

On conçoit qu'en présence de ce double succès, l'Opéra-Comique ait dû retarder la reprise du *Petit Chaperon rouge*.

Comme on voit, M. Beaumont a bien inauguré son administration.

Roger n'interrompt ses triomphes à l'Opéra-Comique que pour en aller moissonner de nouveaux à Bade, où il chantera avec madame Miolan-Carvalho un opéra inédit de Gounod, que déjà ces deux artistes avaient dû chanter l'été dernier. Bressant et mademoiselle Augustine Brohan doivent jouer à Bade une comédie de la même mademoiselle Brohan et de M. Henri de Pène.

Puisque nous parlons musique, annonçons que le résultat du grand concours de composition musicale a été proclamé en séance solennelle de l'Institut.

La cantate destinée à servir de poème aux concurrents était de M. Théodore Anne, et intitulée : le *Czar Ivan*.

Cinq concurrents étaient inscrits. Voici leurs noms, avec ceux des artistes qui ont exécuté leurs compositions.

M. A. Dubois, élève d'Ambroise Thomas : M. et madame Barbot et Bataille ; M. Deslandres, élève de Leborne : mademoiselle Rey, MM. Barbot, Périé ; M. Paladilhe, élève d'Halévy : mademoiselle Rey, MM. Jourdan et Troy ; M. Danhauser, élève d'Halévy : M. et madame Barbot et Bataille ; M. Legoux, élève d'Ambroise Thomas : mademoiselle Rey, MM. Warot et Crosti.

Le 1<sup>er</sup> prix a été décerné à M. Paladilhe (mention honorable de 1859).

Le 2<sup>e</sup> prix a été décerné à M. Deslandres.

M. Legoux a obtenu une mention honorable.

M. Paladilhe est un jeune homme qui n'a pas encore accompli sa dix-septième année.

La reprise des *Faux Bonshommes*, au Gymnase, a recommencé le succès de cette amusante comédie de MM. Barrière et Capendu. Geoffroy a été étourdissant dans le rôle créé jadis au Vaudeville par Delannoy. Nous regrettons pour M. Lurine qu'il ait laissé enlever à son répertoire cette comédie, l'une des meilleures et des plus vraies de l'école moderne.

Une pochade chinoise de MM. Choler et Delacour, *Fou-yo-po*, a parfaitement réussi au Palais-Royal. Cela est plein de gaieté et d'entrain.

Les Variétés vivent toujours et mènent même joyeuse vie avec la *Fille du Diable*. Le *Juif errant* fait toujours des salles comblées à l'Ambigu, et le Vaudeville répète très activement la pièce de M. Ponsard : *Ce qui plaît aux Dames*, et celle de M. Charles Hugo : *Je vous aime !* Ces deux petites comédies seront bientôt prêtes à voir la rampe.

PIERRE OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.